

# Une nouvelle conception du plan de l'Apocalypse

---

## I

**Coup d'œil historique général sur les divers systèmes et plus particulièrement sur ceux d'interprétation présupposant un plan apocalyptique ou s'y subordonnant.**

On s'accorde généralement à reconnaître que l'Apocalypse, par son objet propre, marque le terme de toute révélation. Elle est le dernier des livres révélés, dont elle condense toute la substance, de manière à en former le couronnement. Elle est, en un sens, l'aboutissant de la Bible entière, formant avec elle comme un seul et même tout organique.

Servant de base aux plus hautes spéculations sur l'histoire universelle, elle met à découvert l'action continue du gouvernement providentiel et manifeste à la fois la justice et la miséricorde de ses voies dans ses rapports avec l'homme. Mais l'idée qu'on peut se faire ainsi aujourd'hui de l'importance de la révélation apocalyptique ne s'est point formée d'emblée et *a priori*. On n'y est arrivé que progressivement. Elle est due à une somme de recherches et de vérifications qui, dans le principe, restaient vaines ou faisaient forcément défaut. Rien, dès lors, de plus instructif que de montrer par quelles phases a dû passer l'interprétation des symboles apocalyptiques, et par suite à combien de divergences elle devait donner lieu, avant qu'on se fût presque définitivement arrêté à l'admission d'un plan présupposé. C'est ce plan qui, bien qu'entrevu de bonne heure et ensuite malheureusement abandonné, devait être dans ces derniers temps repris d'une manière assez persistante, au point qu'aujourd'hui l'accord tend à se faire sur les bases d'un semblable plan.

Qu'on se reporte aux commentaires où un plan se laisse entrevoir, en mettant ainsi de côté ceux de la première période, de saint Justin martyr, de saint Irénée et de saint Hippolyte, son disciple, qui n'ont d'autre valeur que pour la formation de la première tradition relative à l'Antechrist : on arrive directement à celui de saint Victorin, évêque de Petaro (Petavium en Pannonie), qui fournit une explication de la prophétie envisagée dans son ensemble et dont il découvre le plan et les divisions. Il fait entendre que la succession des visions ne contient pas à elle seule tout ce plan, mais il en distingue plusieurs séries dont chacune nous mène du commencement de la prédication de l'Évangile jusqu'à la fin des temps. Vue infiniment féconde et dont on n'eût dû jamais s'écarter. C'est dans ces séries de visions que se trouve consigné l'ordre des temps, *ordo temporum*, suivant l'expression de Tertullien.

Au quatrième siècle, paraissent les commentaires de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, qui se sont perdus, et qui paraissent avoir contenu des données précises sur l'Antechrist.

Saint Jérôme recule devant un commentaire sur l'Apocalypse, laquelle renferme, dit-il, autant de mystères que de mots. Il en est de même de saint Augustin, dont les regards pénétrants arrivent néanmoins à la même conclusion que saint Victorin, en précisant peut-être encore davantage le plan de la prophétie sacrée. Ce plan consisterait, avant tout, à répéter d'une manière différente les mêmes choses, autrement dit, à reprendre les mêmes périodes. Il reproduit les enseignements de la tradition sur les événements qui marquent la fin des temps et dont il retrace l'ordre en ces termes : la venue d'Élie, la conversion des Juifs, la persécution de l'Antechrist, l'avènement de Jésus-Christ comme souverain Juge.

Au cinquième siècle, saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, commente à son tour l'Apocalypse, et après lui, Gennade, prêtre de Marseille; mais ces œuvres sont restées peu connues.

Au sixième siècle, il faut surtout relater le commentaire d'André, archevêque de Césarée, cherchant dans l'histoire l'accomplissement de cette prophétie, laquelle reste obscure, à raison de trop d'événements cachés sous les voiles d'un avenir plus ou moins lointain. Il réfute l'opinion des millénaristes, qui, dit-il, n'est pas reçue dans l'Église, se rattachant ici aux vues de saint Augustin, lequel entend par les mille ans de l'enchaînement de Satan et du règne des âmes des martyrs et des saints le temps qui s'écoule depuis le premier jusqu'au second avènement de Jésus-Christ.

A la fin du septième siècle, le Vénéralle Bède paraît bien com-

prendre que sous le voile des symboles apocalyptiques se déroule l'histoire des luttes et épreuves de l'Église; mais vu l'insuffisance des événements accomplis, il s'attache de préférence à dégager de la prophétie un sens spirituel et moral. Il en est de même d'Alenzin au huitième siècle.

A cette même époque se rattache le commentaire d'Ambroise Autpert, abbé de Saint-Bénévent, qui remet en relief les vues de saint Victorin et de saint Augustin sur le plan de la prophétie. Celle-ci est censée se dérouler à partir du premier avènement de Jésus-Christ jusqu'au second dans une première série de visions, puis, remontant à son point de départ dans une autre, aboutir au même terme final.

Au neuvième siècle, Berengaude, moine de Ferrières, se borne à chercher l'accomplissement des visions apocalyptiques dans les faits de l'histoire.

Le onzième siècle voit paraître le savant commentaire de saint Bruno, évêque de Segni, abbé du Mont-Cassin, qui rappelle et met de nouveau dans un jour plus éclatant le plan déjà découvert avant lui. Il distingue ici les principales séries de visions ayant trait à l'Église militante, jusqu'au chapitre xx, et qui toutes commenceraient au premier avènement de Jésus-Christ pour finir au second.

Cette clef antique, la seule véritable, à notre sens, se perd au douzième siècle, où paraît la fameuse interprétation de l'abbé Joachim, qui admet sept états ou sept âges de l'Église, dont le cinquième s'étendrait jusqu'à l'Antechrist. Son exemple est suivi au treizième siècle par le Franciscain Jean-Pierre d'Oliva, qui admet également sept états ou sept âges de l'Église, dont le sixième, commencé avec saint François, n'aurait son plein épanouissement qu'après la ruine de la grande Babylone (la grande prostituée). Il renouvelle les erreurs du millénarisme, en admettant qu'après l'Antechrist vient le septième état de l'Église, le grand repos ou Sabbat où régnera l'Esprit-Saint, Ubértin de Casal, son disciple, paraît suivre les mêmes errements, et, en admettant le déchaînement de Satan sous le pontificat de Jean XXII, qu'il traite d'Antechrist mystique, fraie le terrain sur lequel se placeront plus tard les protestants.

Cette malencontreuse exégèse de ces moines provoque une réaction qui amène une violente application de l'Apocalypse à l'histoire. De là au quatorzième siècle la tentative d'Auréolus, qui, abandonnant le plan entrevu dès l'origine pour la prophétie sacrée, suit purement l'ordre des visions ou séries de visions prétendant

prouver de la sorte que toutes les visions apocalyptiques se seraient accomplies depuis les Apôtres jusqu'à lui. Il fait aboutir les sept coupes à l'empereur Henri VII (1313), tandis que la grande Babylone, la secte de Mahomet, devait tomber de son temps et être suivie de l'apparition de l'Antechrist.

Un contemporain d'Auréolus, Nicolas de Lyre, suit les mêmes errements, qui sont aussi adoptés au siècle suivant par saint Antonin.

Au seizième siècle paraît l'interprétation de Galatinus (Pierre), qui le premier démontre que la série des sept épîtres est prophétique et que les sept églises asiatiques figurent les sept états de l'Église universelle, lesquels correspondent aux sept âges de la vie militante.

Ce point de vue sera plus tard amplement développé par le vénérable prêtre Holzhauser, qui contribue aussi puissamment à répandre les prédictions de Pierre Galatin sur le *pasteur angélique* et les merveilles d'un futur âge apostolique auquel succédera le temps de l'Antechrist.

Mais en même temps se fait jour une interprétation restreinte de Salmeron, qui arrête la prophétie au renversement de la Rome païenne après la destruction de la Synagogue et du judaïsme.

C'est ce point de vue qui, adopté au dix-septième siècle par le Jésuite espagnol Louis d'Alcazar, et ensuite par Bossuet, rétrécit le cadre de la prophétie sacrée et contribue à la frapper de discrédit, à rendre son étude à peu près inutile, puisque la plus grande partie de son objet se trouve ainsi de fait supprimée dans le passé et que l'avenir reste absolument fermé.

Le génie de Bossuet exerce ici une fatale séduction, et la grande généralité des interprètes n'ose plus désormais s'écarter de ses explications, quelque forcées, quelque arbitraires qu'elles soient. Une réaction ne se produit qu'avec La Chétardie, curé de Saint-Sulpice, qui élargit les horizons de la prophétie, la faisant rentrer dans le cadre d'un plan impliqué par les deux séries des sept sceaux et des sept trompettes, qu'il fait commencer au premier avènement de Jésus-Christ et finir au second.

Il ne tient compte, pas plus que Bossuet, des travaux antérieurs d'Holzhauser, et surtout de ceux de Cornelius a Lapide, qui résume ou analyse tant de commentaires qu'on peut appeler le sien le commentaire des commentaires.

Le Carme Franciscus Jesus a Maria, professeur à l'Université de Salamanque, produit une œuvre du même genre que celle de

Cornélius a Lapidé. Par suite il n'apporte aucun élément nouveau dans cette étude où se déploie sa science approfondie des Écritures et des Pères.

L'abbé Ellies du Pin ne veut voir dans l'Apocalypse que des métaphores propres à peindre en général et en dehors de toute application historique la ruine de l'idolâtrie, la persécution subie par les justes et les châtiménts des impies.

Au dix-huitième siècle, l'interprétation entre dans des voies nouvelles avec l'abbé Joubert, qui fait prévaloir le point de vue historique dans l'explication des symboles. Son œuvre est continuée par l'abbé d'Étémare, qui sait mieux mettre en parallèle les séries des visions et les distinguer en établissant entre elles des corrélations.

C'est cette école du dix-huitième siècle qui a remis en honneur le millénarisme, lequel, sous une forme mitigée, compte aujourd'hui un bon nombre d'adeptes<sup>1</sup>. Cette forme doit s'entendre, en général, de la tendance à admettre un triomphe de l'Église indéfiniment prolongé après l'Antechrist, de telle sorte que l'enchaînement de Satan et l'ère millénaire de cet enchaînement ne commenceraient qu'alors.

A côté de cette tendance qui s'accuse encore dans notre siècle, s'en fait jour une autre, tout opposée. Celle-ci, abstraction faite de l'école continuant à se rattacher au système restrictif de Bossuet, aboutit à une sorte d'éclectisme qui d'un côté remonte aux premiers Pères de l'Église pour l'intelligence et la distinction des visions partagées en trois grandes séries, de l'autre, en étend la portée et

1. Parmi ces adeptes il faut surtout mentionner le R. P. Gallois, de l'Ordre des Dominicains, auteur d'un très récent traité sur l'Apocalypse, lequel se réduit à une paraphrase du texte, devant aboutir à l'admission d'un millénarisme mitigé, autrement dit, d'un triomphe indéfiniment prolongé de l'Église après l'Antechrist. Cette paraphrase, qui vient indirectement à l'appui de l'opinion de la nouvelle école, laquelle applique le symbolisme de la cinquième trompette à l'hérésie de Luther, fait entendre que l'abîme infernal ouvert avec cette hérésie ne se fermera qu'après la victoire de l'Église sur l'Antechrist. Dès lors l'auteur hâte singulièrement l'avènement du règne maudit, et ne reporte qu'après ce règne l'ère millénaire de l'enchaînement de Satan, telle qu'elle est marquée au chapitre xx de saint Jean.

C'est donc bien là l'enseignement, l'approbation formelle du millénarisme, de cette doctrine que M. l'abbé Drach déclare être absolument contraire à la tradition qui s'est fixée à partir du quatrième siècle, et devoir être aujourd'hui pleinement rejetée.

Il ne faut pas se dissimuler que de pareilles vues gagnent chaque jour du terrain surtout au sein du clergé, soit séculier, soit régulier. Leur adoption par le Père Monsabré, qui apporte à leur défense tout le prestige de son éloquence, peut être considérée comme un puissant encouragement à marcher dans cette voie.

le cadre, de manière à y faire rentrer l'ensemble des grands événements d'ordre religieux qui se déroulent dans le cours des âges jusqu'à l'Antechrist.

C'est en ce dernier sens que paraît incliner aujourd'hui la science allemande catholique, dont les principales productions, celle de MM. Bickel et Roling et celle de Stern, ont obtenu la pleine adhésion de M. l'abbé Domenech, ancien missionnaire, à s'en référer à ses appréciations contenues dans une étude spéciale consacrée à la prophétie de Daniel.

A cette école qui admet la proximité de la fin du monde, se rattachent plusieurs nouveaux traités publiés en France sur l'Apocalypse : à les mentionner par ordre de date, nous trouvons d'abord celui de M. Michel, où l'histoire prophétique de la lutte du bien et du mal depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin des temps fait le fond de l'interprétation des textes apocalyptiques. Cet auteur s'est attaché surtout à mettre en relief le cachet antisocial des doctrines du protestantisme et les dernières conséquences des erreurs du jour les plus accréditées. Puis vient l'œuvre de M. l'abbé Lafont-Sentenac, s'avançant encore plus loin dans la voie des applications historiques devant soi-disant déchirer le voile de l'avenir, mais qui néanmoins paraît avoir été approuvée par un certain nombre d'évêques; en dernier lieu a été publié le volumineux commentaire de M. l'abbé Duprat, curé de Dion, qui a complété ensuite cette étude des plus consciencieuses, et témoignant d'une connaissance approfondie de la patrologie, par une œuvre vraiment originale: *Les Harmonies entre l'Apocalypse et le Cantique des Cantiques*, approuvée et louée par son évêque.

Ces trois interprètes ont poussé aussi loin que possible la mise en rapport des termes des quatre séries septénaires, y compris celle des épîtres, se rattachant le plus souvent, pour le sens prophétique de celles-ci, aux explications fournies par le vénérable Holzhauser.

Mais les résultats auxquels ils sont arrivés ne répondaient guère aux exigences et légitimes aspirations de la raison chrétienne, alors qu'ils étaient fatalement conduits par leur mode d'interprétation à admettre une prochaine fin du monde.

Fallait-il pour cela abandonner leur méthode, renoncer à des errements qui semblaient être subordonnés à la détermination d'un plan apocalyptique impliquant pour chacune des séries septénaires un même point de départ et aboutissant ainsi que la mise en rapport de leurs termes respectifs? Devait-on se borner à suivre l'ordre des

visions, tout en se prévalant du sens prophétique des épîtres pour établir une certaine corrélation entre chacune d'elles et chacun des sept sceaux? Mais dans ce cas il était bien difficile d'opérer un vrai rapprochement entre les instructions si simples de la septième épître et les visions si complexes du septième sceau, auxquelles il eût fallu rattacher celles des sept trompettes et coupes de colère comme en étant une dépendance. Il y avait là des difficultés en apparence inextricables, mais qui pouvaient être résolues par des vues nouvelles se reliant à l'économie même du plan primitivement entrevu et qui avait servi de base aux œuvres précitées des commentateurs des derniers temps.

## II

**En quoi consiste la nouvelle conception du plan apocalyptique et comment elle peut servir de base à un système en partie nouveau d'interprétation.**

La nouvelle conception du plan apocalyptique se rattache essentiellement à une division en deux parties distinctes et qui correspondent à une séparation bien marquée dans l'oracle sacré.

Cette séparation est nettement accusée dans les quatre séries septénaires. Qu'on se reporte en effet d'abord à celle des épîtres : on voit que les quatre premières font l'objet d'un chapitre à part, les trois dernières étant réunies dans un autre chapitre. Pour celle des sceaux, il y a une sorte de solution de continuité entre les quatre premiers où apparaissent successivement, comme intermédiaires de la vision, les quatre animaux symboliques et les trois derniers où la vision s'opère directement.

La série des trompettes est également divisée en deux : les quatre premières sont groupées dans le chapitre VIII, les trois autres dans le chapitre IX et suivants. La série des coupes de colère comporte aussi moralement une division, la quatrième coupe paraissant impliquer dans sa portée finale un point d'arrêt.

Essayons de pénétrer les raisons morales d'une semblable division du plan apocalyptique, en nous attachant surtout à la succession des épîtres, et de laisser entrevoir ensuite les conséquences rationnelles de ce nouveau plan pour l'interprète.

Il est d'abord clair que la division qu'il comporte répond à deux grandes périodes de la vie militante de l'Eglise. Il faut dès lors,

se demander s'il est possible de déterminer d'ores et déjà à la lumière des enseignements de l'histoire le point de départ et le terme final de la première.

On voit, en se pénétrant de l'esprit des premiers chapitres de la sainte prophétie, que le règne de Jésus-Christ par son Eglise dans le temps et l'espace est l'objet principal du livre scellé dont l'histoire doit successivement dérouler les pages mystérieuses. Le plan divin élève jusqu'aux hauteurs de l'éternité ce même règne, de manière à ce qu'il se relie au règne universel et glorieux qui doit se perpétuer dans les siècles des siècles.

L'acheminement progressif vers l'établissement d'un semblable règne sur la terre, les étapes graduelles qu'il faut franchir pour y arriver, et qui correspondent à autant de triomphes sur les ennemis de Dieu, voilà la plus haute signification des trois ordres septénaires de révélation, sur lesquels jette aussi le plus grand jour la série ou l'enchaînement des sept épîtres.

Cette même vue dominante, nous la retrouvons sur le terrain proprement dit de l'histoire, de telle sorte qu'on peut dire que toutes les parties de l'oracle sacré s'y subordonnent. En ce sens, l'ensemble des péripéties qu'elles déroulent de la lutte de Dieu contre le mal ne serait que la préparation du vrai et éternel règne qui commence ici-bas. De ce point de vue, les épîtres, à les envisager en elles-mêmes et dans leur enchaînement, répondraient à deux grandes périodes de la vie militante et enseignante de l'Eglise.

La première de ces périodes, qui, remontant au berceau même de l'Eglise, embrasserait non pas seulement l'antiquité et le Moyen-Age, mais encore ce que nous appelons communément l'ère moderne, serait englobée dans les quatre premières épîtres<sup>1</sup>.

1. Dans notre ouvrage (1<sup>re</sup> édition) : *l'Apocalypse et son interprétation historique* (2 forts volumes in-12), avait été suivi l'ordre des visions de la 4<sup>e</sup> épître tout entière rapportée au Moyen-Age, de telle sorte que l'ère moderne commençant avec la Réforme était censée l'objet de la 5<sup>e</sup> épître.

Ce point de vue a été totalement modifié dans la nouvelle édition augmentée d'un appendice (Savaète édit., Paris) où une nouvelle conception du plan apocalyptique implique deux parties distinctes pour la 4<sup>e</sup> épître. Cette conception, du reste, a pour effet de modifier sur d'autres points essentiels notre méthode d'interprétation. Celle-ci devant s'adapter à l'économie et à la division bipartite de ce plan, il en est résulté de nombreux changements dans les explications fournies sur tel ou tel chapitre de l'oracle sacré, sur les corrélations entre tels ou tels chapitres.

C'est l'ensemble de ces changements qui fait l'objet du nouvel appendice substitué à celui par lequel se terminait le 2<sup>e</sup> volume.

La seconde devrait donc se référer tout entière à l'avenir et comprendrait, après un triomphe plus ou moins prolongé de l'unité catholique, les grandes tribulations de l'Eglise annoncées dans la triple formule par laquelle se termine le chapitre VIII et qui aboutiraient aux extrêmes et terribles persécutions de l'Antechrist.

La division bipartite du plan apocalyptique, telle que nous la concevons, n'exclut nullement le lien mystérieux par lequel les épîtres se rattachent, s'enchaînent l'une à l'autre, de manière à ne former moralement qu'un tout. C'est là ce qui paraît surtout ressortir de la signification des attributs que revêt Jésus-Christ dans la vision par laquelle il anticipe dès le premier chapitre son avènement glorieux.

Par sa marche mystérieuse d'un luminaire à sept lampes, et par les sept étoiles qu'il tient dans sa main, il semble faire entendre que son Eglise, considérée dans l'unité totale de sa durée et dans l'ensemble des chefs qui la régissent successivement, est comme un seul et même luminaire qui ne doit cesser d'éclairer le monde dans sa marche à travers le temps en empruntant sa lumière au vrai soleil de vie. Seulement, eu égard à ce nombre des sept lampes et des sept étoiles qui doivent en quelque sorte diviser et distribuer cette lumière de la mesure la plus convenable, l'Eglise serait envisagée là par rapport à sept périodes distinctes auxquelles répondrait positivement chacune des sept églises auxquelles Jésus-Christ adresse ses instructions.

Voilà le sens général qui nous semble se dégager du double emblème des sept étoiles et de la marche du divin Fils de l'homme au milieu des sept candélabres. Le terme final des évolutions symboliques par cette marche ne serait autre que la pleine réalisation ici-bas du règne messianique, en vue de laquelle paraissent être donnés les divins avertissements. C'est là l'unité de but qui se laisse apercevoir à travers le langage mystérieux de chacune des sept épîtres.

A cette unité se rattache l'explication même de la succession des attributs que revêt Jésus-Christ dans la représentation anticipée de son règne glorieux et qu'il approprie ensuite lui-même aux phases diverses de la préparation et de la réalisation de son règne. C'est aussi cette même succession qui permet de mieux comprendre la nature et l'enchaînement des promesses par lesquelles se termine chacune des divines instructions.

Commençons par la première récompense que promet Jésus-Christ, celle de manger du fruit de l'arbre de vie dans le paradis

de son Dieu. Bien qu'ayant une portée générale, elle nous paraît être utilement rapprochée de la deuxième : le don de la *couronne de vie*, assuré dès la deuxième épître, implique une double idée, celle de règne et celle de vie : pris dans son sens relatif et propre à la période embrassée par l'épître, il marquerait un premier triomphe de l'Eglise dont la domination bienfaisante se fonde sous Constantin le Grand par la prédominance de ses lois et institutions sur les ruines du paganisme. C'est cette même domination qui doit s'étendre aux Barbares, auxquels elle infuse une nouvelle vie, symbolisée dans le dernier verset de la troisième épître par cet autre don : *la manne cachée*. Ce verset paraissant nous reporter au commencement du Moyen-Age, il n'est guère possible de se méprendre sur la signification de la promesse faite également ici d'un nom ou titre nouveau *que nul ne connaît pleinement si ce n'est celui qui en est investi*. Ce nom qui est comme le couronnement du triomphe et sur le paganisme et sur la barbarie, ce nom inscrit sur une pierre blanche, symbole de l'impartiale justice, semble être celui même dont les prérogatives s'attacheraient à cette justice et caractériseraient la nouvelle royauté temporelle sous le sceptre de laquelle se fonde la chrétienté.

Cette royauté, qui ne fait ainsi qu'un avec la souveraineté spirituelle, semble être l'objet plus spécial des promesses de la quatrième épître dont les derniers versets rappellent la domination assurée à l'Eglise sur les nations à condition qu'elle sache conserver intacts les droits et privilèges inhérents à sa divine fondation et par suite à la primauté du siège de Pierre. Cette domination est finalement symbolisée par *l'étoile du matin*, qui représenterait l'inauguration de la royauté messianique. Cette inauguration semble plus particulièrement être réservée comme récompense à l'Eglise alors qu'elle aura repris possession de l'Orient tombée dans le schisme et qui est si terriblement puni, à se référer à la première partie de la quatrième épître.

Le règne social de Jésus-Christ, commencé avec le Moyen-Age, inauguré plus complètement à la fin de l'ère moderne, doit recevoir son complément et sa plus haute consécration lors de la conversion des Juifs et dans le courant du sixième âge après les terribles épreuves marquées dans la cinquième épître et au commencement de la sixième. Il atteint à son apogée après l'Antechrist à la fin du même sixième âge avec la fondation définitive de la nouvelle Jérusalem, laquelle doit finalement s'élever sur les ruines de la grande cité du mal.

Voilà ce qui paraît être le sens et le terme de l'ensemble des promesses faites par le divin vainqueur des siècles. Car la septième épître semblerait plutôt résumer les instructions précédentes, du moins dans leur esprit, bien qu'elle puisse taxativement s'appliquer aussi à une dernière et courte période immédiatement antérieure à la fin du monde et durant laquelle se produirait avec le déchaînement de Satan une tentative de relèvement de la cité du mal. Le rapprochement entre les épîtres et les sceaux aide à mieux pénétrer la signification prophétique de celles-ci, envisagée dans leur corrélation, et par suite à bien limiter le champ historique qu'elles embrassent.

Une fois le livre de l'avenir ouvert, on peut se demander si celui-là seul à qui il a été donné d'en lever les sceaux n'a pas mis en rapport direct avec les visions des sceaux les instructions préalables qu'il vient d'adresser à son Eglise et qui contribueraient ainsi le plus à en dévoiler le sens mystérieux.

La vision du premier sceau faisant entendre les triomphes si rapides du divin guerrier qui entre dans l'arène paraît correspondre merveilleusement à la première épître, en tant que celle-ci s'appliquerait à l'ère apostolique.

La deuxième épître, où sont marquées d'une manière assez apparente les dix périodes de la grande persécution romaine, trouverait aussi son pendant, son corrélatif dans la vision du deuxième sceau. Car à interpréter cette vision dans le sens le plus concret, elle représenterait bien ce grand empire romain, théâtre de tant de luttes et de compétitions sanglantes et où devaient se prolonger les horribles persécutions commencées contre les chrétiens.

La troisième épître et le troisième sceau paraissent avoir aussi absolument le même cadre, autrement dit le même point de départ et le même terme. Car l'apparition de la puissance barbare au troisième sceau coïncide bien avec les grandes invasions dans la Gaule qui commencent à se produire un peu après Constantin et sous le règne de Constance. C'est à une époque à peu près analogue, bien que répondant peut-être à Constantin même, que la troisième épître nous transporte dès le premier verset : elle nous fait entendre en effet sous le voile assez transparent du symbole, que l'Eglise a alors deux centres, Rome et Constantinople, lesquels répondent au doublement de l'empire romain par ce premier empereur chrétien transférant dans cette dernière cité sa résidence.

L'épître et le sceau ont aussi le même aboutissant final, l'image du sceau se terminant par l'annonce de ce grand fait providentiel

que l'Eglise et ses biens seront épargnés par les Barbares qui n'agiront pas en ennemis à son égard, ce qui revient à dire qu'ils finiront par se laisser discipliner et civiliser par elle. Et ce résultat auquel fait ainsi allusion la dernière partie de la vision du sceau est bien celui consacré aussi finalement par la troisième épître dans ce double symbole et de la secrète vertu régénératrice de la divine manne ou de sa puissante efficacité sur la nature barbare et du nouveau nom inscrit sur la pierre blanche, tel qu'il a été ci-dessus expliqué.

L'image, du quatrième sceau faisant apparaître une autre puissance barbare qui est réellement une puissance de mort qu'il sera impossible de transformer donne assez clairement à entendre qu'il s'agit avant tout du mahométisme, première manifestation de l'antichristianisme. Or c'est à cette même époque que paraît se placer le commencement de l'épître, alors qu'il y est fait allusion à un récent redoublement d'activité de l'Eglise, laquelle portant par ses moines missionnaires les plus intrépides l'Evangile dans les contrées du Nord, notamment dans la Germanie, aurait providentiellement réparé les pertes que le mahométisme lui faisait subir du côté du Midi.

L'épître et le sceau paraissent marcher ensuite parallèlement. Dans le vaste cadre historique qu'embrasse l'image de l'empire de Mahomet rentreraient toutes les multiples invasions des rapps ralliées au drapeau de la sanguinaire religion du faux prophète, et qui, poussées par le plus ardent fanatisme, noient l'Orient dans des flots de sang, comme aussi la grande irruption des Mongols et les immenses dévastations de conquérants, tels que Gengis-Khan et Tamerlan. L'ensemble de toutes ces calamités que la quatrième épître dans sa première partie représente comme de terribles châtiments divins qui s'appesantissent sur les églises d'Asie à la suite du grand schisme grec dont l'inauguration par Photius paraît marquée dès le deuxième verset, voilà ce qui ferait l'objet principal de cette première partie, qui pourrait se terminer à la prise de Constantinople par les mahométans.

La deuxième partie est complètement distincte de la première et forme comme une nouvelle épître : preuve nouvelle du large sens prophétique des épîtres. On dirait qu'il y a dans l'Eglise d'Orient, à laquelle elle s'adresse, deux branches, dont l'une, celle d'Orient, vient d'être retranchée. L'autre, celle d'Occident, représente ainsi à elle seule toute l'Eglise; et ainsi s'explique la promesse qui lui est faite de la faire régner sur les nations, pourvu qu'elle sache conserver

jusqu'à la fin ce que Jésus-Christ appelle son œuvre propre et qui paraît être la primauté du Siège de Pierre. L'inauguration du règne messianique tant célébré dans les Psaumes se rattache ainsi à cette conservation et au triomphe de l'unité de l'Église maintenue par la Papauté. Il est en même temps fait allusion dans cette dernière partie de l'épître, qui embrasserait ainsi tout le cours de l'ère moderne, aux dangers qui la menacent, si cette unité n'est pas conservée. Le protestantisme succédant au grand schisme d'Occident et tous les troubles religieux qui ont suivi paraissent être implicitement compris dans ces dangers et pouvoir être désignés sous cette expression générale *aliud pondus*. La condition pour y échapper n'aurait pas été suffisamment remplie : c'est ce qui explique l'éclosion de tous ces troubles remplissant notre ère et qui doivent se terminer par la grande victoire annoncée, autrement dit par l'inauguration du grand règne messianique symbolisée par l'étoile du matin que Notre-Seigneur promet de transférer à son Église.

Voilà l'ensemble des explications les plus plausibles pour la première partie des épîtres, qui se terminerait là, puisqu'elle fait l'objet d'un chapitre à part. Elle cadre ainsi avec la première partie du second, laquelle, peut-on dire, se termine aussi au quatrième.

Il reste à démontrer, pour pénétrer davantage dans les harmonies du plan apocalyptique, que les visions afférentes aux quatre premières trompettes et aux quatre premiers coupes de colère donnent la main aux quatre premières épîtres et aux quatre premiers sceaux, rentrant absolument dans le même cadre.

Il faut d'abord se demander pourquoi la série des trompettes ne se déroule qu'après l'ouverture du septième et dernier sceau. Le préliminaire du chapitre VIII, où l'on voit l'ange recueillir l'encens des prières des saints, et en jeter ensuite quelques grains sur la terre, lesquels se transforment en un feu vengeur, fournit ici une explication assez plausible ; les anges, qui sonnent successivement de la trompette, n'apparaissent qu'après que le septième sceau est arrivé à son dernier terme, qui correspond aux signes de la grande explosion de la colère divine.

Il y a donc la plus forte présomption que ces anges sont préposés à un nouvel ordre de révélations, dont la première partie prendrait fin avec la quatrième trompette, de la même manière que les quatre premières coupes de colère feraient un tout à part, la quatrième comportant manifestement un point d'arrêt.

Les trompettes seraient le signal des grandes épreuves pour l'Église. La première, englobant les premières hérésies et les grandes

persécutions romaines, aboutirait à l'arianisme ; la deuxième marquerait les invasions des Barbares ariens et s'étendrait peut-être à celle des mahométans ; la troisième s'entendrait de la consommation du grand schisme d'Orient ; la quatrième, cet ensemble de troubles religieux produits par le protestantisme et la Révolution, se terminerait par un triple cri d'alarme, reliant moralement les malheurs futurs de la fin de notre ère à ceux qui devront éclater au son de la cinquième trompette.

Quant aux coupes de colère, les quatre premières sont en un certain sens en corrélation avec les trompettes ; car si la première de celles-ci semble englober les premières hérésies qui coïncident avec les persécutions des premiers siècles et s'étendent peut-être jusqu'à l'arianisme, la première coupe de colère paraît devoir s'entendre de ce travail continu de décomposition morale de la civilisation romaine, lequel atteint à son dernier terme avec les derniers empereurs persécuteurs. La deuxième coupe de colère semble plus particulièrement, alors que l'empire romain est représenté par l'image de la mer, dont les eaux seraient un sang corrompu, devoir s'entendre de l'agonie de cet empire et de ses institutions que rien ne peut plus faire revivre. La troisième coupe de colère, qui répond plus directement à la troisième trompette, ferait à la fois entendre et la chute de l'Empire romain d'Occident noyé dans le sang par un juste jugement du Très-Haut, vengeant ainsi le sang des martyrs, et la destruction des derniers restes de l'empire d'Orient, qui, devenu schismatique, tombe finalement aussi sous le coup de la colère divine et est livré au joug de Mahomet. La quatrième coupe de colère répondrait ainsi directement à la quatrième trompette, laquelle s'entend, comme il vient d'être dit, des grands troubles religieux amenés par le protestantisme et la Révolution. Cette coupe, en effet, paraît devoir s'appliquer aux grands obscurcissements du soleil de la foi, et aux grands maux qui en résultent dans l'ordre civil ou social bouleversé de fond en comble, à se référer à l'image du texte sacré, lequel montre les hommes comme plongés dans une fournaise ardente. C'est grâce à notre nouvelle manière d'interpréter la quatrième épître dont la deuxième paraît englober toute thèse moderne inaugurée par la Réforme, qu'il est possible de bien déterminer le cadre respectif et du quatrième sceau et de la quatrième trompette. C'est dans ce même cadre que peut se renfermer aussi, on le voit, la quatrième coupe de colère sociale, qui doit aboutir à de futurs grands malheurs et à un dernier par lequel se terminerait la crise civile, tel que la destruction

de la grande cité, appelée la Babylone moderne, destruction annoncée par tant de prophéties.

Qu'il nous soit permis d'appeler ici l'attention sur la singulière concordance des prophéties avec le texte de la quatrième coupe, de faire entendre, en même temps que l'ère de paix et de triomphe qui s'ouvre à la suite de ces grandes destructions semble assez clairement marquée et par la fin de la quatrième épître et par le point d'arrêt qu'impliquent à la fois et le quatrième sceau et la quatrième trompette et coupe de colère.

Ces corrélations, envisagées dans leur ensemble, projettent — il nous semble, — une lumière véritable sur tout le passé et laissent entrevoir, dans un avenir relativement peu éloigné, la fin de l'ère moderne.

Ainsi se dévoilerait mieux la véritable économie du plan apocalyptique, lequel se partagerait, a-t-il été dit, en deux parties distinctes la première aboutirait à un grand triomphe de l'unité catholique. Là se terminerait la première partie de la vie militante de l'Église ; et cet aboutissant serait marqué assez nettement et au chapitre xii de saint Jean récapitulatif de cette vie par cette grandiose image de la terre se dilatant pour laisser s'écouler les eaux du torrent impur vomé par Satan, *aperuit os suum*, et au chapitre xx par la fermeture de l'abîme infernal, *clausit*.

La deuxième partie correspondrait à l'ouverture de l'abîme marquée à la cinquième trompette et se terminerait par un refoulement plus complet de Satan, sur lequel est fermée hermétiquement la porte de l'abîme, *signavit super illum*, expression à laquelle correspondrait celle du chapitre xii : *Absorbuit flumen quod misit draco de ore suo*, la dessiccation complète du torrent vomé par Satan.

Ainsi paraissent justifiées les données conjecturales fournies par les prophéties sur la proximité de la fin de cette ère moderne, et par suite sur la fixation approximative de l'ouverture de l'ère heureuse qui doit lui succéder. Mais quelle durée aura cette ère ? Sera-t-elle ou non très prolongée ? Pas de donnée pouvant fournir une réponse à une semblable question dans le texte sacré. Le champ des conjectures est largement ouvert. Et cependant cette durée inconnue est renfermée dans certaines limites par la formule numérique paraissant, d'après le chapitre xii de saint Jean, englober dans sa totalité cet ère millénaire, laquelle, comportant trois termes, serait équivalente à trois temps et demi. Cette formule, dont le deuxième terme semble comprendre la durée du triomphe en question, pour-

rait être utilement rapprochée des 1260 jours, chiffre mystérieux qui, correspondant à la durée de la vie publique de Jésus-Christ, serait mis mystérieusement, dans ce même chapitre XII, en rapport avec la durée de la vie enseignante de l'Église Romaine. On peut se demander, dans ce cas, si les trois temps et demi, qui auraient la même signification, n'impliquent pas une durée proportionnelle ou corrélative à la mystérieuse donnée. Qu'on prenne pour unité de temps un millier d'années, par exemple, et il semble que l'on pourrait ainsi se rapprocher plus de la vérité que ces nombreux interprètes qui, s'en tenant au chiffre de 1260 jours, veulent y voir autant d'années. Dans tous les cas, une mystérieuse corrélation entre ces 1260 jours et les trois temps et demi serait ici parfaitement admissible.

## II

### **Avantages inhérents au nouveau plan propre à faire mieux pénétrer l'esprit de la sainte prophétie.**

La nouvelle conception du plan apocalyptique ne projette-t-elle pas un jour plus éclatant sur les fins principales de la prophétie sacrée, par cela même qu'elle marque mieux l'acheminement vers le règne social de Jésus-Christ par l'Église ?

Ce dernier point paraît ressortir incontestablement d'un rapprochement qu'il est permis de faire, à la lumière que laisse entrevoir le saint oracle sur les destinées de Rome, entre la quatrième épître et les chapitres XII et XX de saint Jean.

La promesse de ne point faire passer l'Église, qu'a si cruellement éprouvée le schisme grec, par d'autres tribulations du même genre (4<sup>e</sup> épître, *non mittam super vos aliud pondus*), est subordonnée, a-t-il été dit, à la condition de savoir garder intactes toutes les prérogatives inhérentes à son institution divine, à sa fondation sur Pierre. C'est à elle que sont transférés tous les droits à l'exercice de la souveraineté sur les nations que Jésus-Christ a reçue de son Père.

Ce maintien de la primauté romaine se relie étroitement à notre nouveau mode d'interprétation du chapitre XII, où se laissent entrevoir les grandes lignes du plan providentiel, lequel s'accuse si complètement, alors que le Siège romain apparaît là comme résu-

mant tout le plan divin qui a fait de Rome le centre à perpétuité de l'Église. De ce point de vue, on saisit mieux la portée de ce langage mystérieux : *Tenez bien ce que vous avez jusqu'à ce que je vienne.*

La lutte engagée pour ce maintien paraît être ici embrassée dans l'ensemble de ses phases qui sont autant d'épreuves pour l'Église; et dans ce cadre ainsi élargi peuvent rentrer, non seulement les troubles du grand schisme d'Occident, mais encore le protestantisme lui-même avec la multiplicité de ses sectes, la formation d'églises nationales, et avec l'éclosion des sociétés secrètes, notamment de la franc-maçonnerie aboutissant à la révolution sociale.

Le commencement de la victoire à remporter pour le maintien en question ressort déjà des grands événements d'ordre religieux de ce siècle, surtout de la proclamation de l'infailibilité du Siège romain. Cette proclamation coïncidant avec l'extinction progressive du schisme grec et le déclin du protestantisme, on peut induire du langage mystérieux par lequel se termine la quatrième épître, le triomphe définitif de l'unité catholique sur la Révolution. Car par l'*Étoile du matin* donnée à l'Église, il est naturel d'entendre l'inauguration du grand règne messianique.

De semblables données peuvent être utilement rapprochées de celles fournies par le chapitre xii, qui contiendrait la plus merveilleuse récapitulation des destinées de l'Église. Là celle-ci comparée à une femme en douloureux travail d'enfantement est vue après sa délivrance et la naissance d'un mâle<sup>1</sup> trouvant un refuge dans un lieu qualifié de désert, lieu préparé par Dieu pour qu'on l'y nourrisse 1260 jours.

Ce lieu, c'est bien la Rome païenne, à se référer au chapitre xvii, à la vision de la grande Babylone, apparaissant sous les traits d'une prostituée à saint Jean, transporté en esprit par l'ange *dans un désert*. Servant d'asile à l'Église, une fois que celle-ci en a pris possession dans la personne de Pierre, la cité païenne reste pour elle le siège permanent d'un établissement dont la durée est fixée par le texte sacré à trois temps et demi. Cette durée mystérieuse répondrait peut-être à celle formulée de la même manière dans la prophétie de Daniel, et qui s'étendrait de la première conversion des Juifs par les Apôtres à la dernière sous l'Antechrist.

1. Cet enfant mâle qui, d'après le texte (v. 5), est appelé à régir toutes les nations avec une verge de fer, c'est la première chrétienté d'Israël qualifiée de mâle dans la prophétie d'Isaïe (chap. lxxvi, v. 7), et qui s'augmente par la conversion des païens.

Qu'on rapproche une semblable durée de l'ère millénaire de l'enchaînement de Satan, marquée au chapitre xx, et à laquelle paraissent correspondre les mille ans du règne de Jésus-Christ et de ses Saints; et de là s'évince une nouvelle preuve des gloires de l'Église Romaine appelée à assurer l'exercice de ce règne. La suite de ce rapprochement entre le commencement du chapitre xx et la partie finale du chapitre xii permet de faire reporter toute la portée de la triple grandiose image par laquelle est exprimée l'assistance providentielle que reçoit dans Rome l'Église mise à même de résister victorieusement aux efforts continus de Satan pour la perdre, à cette résistance qui, se prolongeant durant les trois temps et demi, présenterait trois phases distinctes répondant aux trois degrés du refoulement successifs de la puissance satanique, tels qu'ils sont marqués au chapitre xx par la triple action symbolique de l'archange opérant le refoulement.

De ces diverses corrélations, il résulterait que l'ère millénaire de l'enchaînement de la puissance satanique correspondrait à tout le cours de la période durant laquelle l'Église a son centre à Rome qui restant le siège de Pierre et de ses successeurs doit en assurer l'indépendance.

Cette prédestination de Rome dans le plan divin est comme une lumière éclairant les autres parties de l'oracle sacré, celles se référant à la deuxième phase de la vie militante de l'Église à laquelle correspondent les trois derniers termes des séries septénaires.

Si à se référer à certaines anciennes prophéties, le futur et prochain triomphe de l'unité catholique sur le protestantisme et la Révolution devait être consolidé par l'établissement sur une plus vaste échelle d'un nouveau saint empire romain, la souveraineté de Rome sur les nations serait de plus fort consacrée. Dès lors, on est autorisé à voir dans le symbolisme de la cinquième trompette caractéristique du premier des trois grands malheurs prédits à la fin du chapitre viii de saint Jean, l'annonce d'un schisme des plus graves concomitant avec la dissolution de ce futur saint empire. La propagation armée de ce schisme, son extension progressive à tout l'Orient, semblent préparer les voies de l'Antechrist, et le sombre tableau soit du sixième sceau, soit de la sixième trompette répondrait pleinement à une semblable conjecture.

La prévarication générale des nations, la conversion du moins partielle des Juifs, assez clairement marquée au chapitre x en parfait accord avec les textes de la sixième épître, voilà autant de données qui, réunies, fournissent la meilleure explication du chapitre ix

et du chapitre x avec lesquels se combinent la fin du chapitre vi et le commencement du chapitre vii.

Nul besoin d'entrer ici dans le détail de l'interprétation, d'approfondir et d'analyser les éléments du riche symbolisme du chapitre ix qui marquent une extrême crise sociale et religieuse soit en Occident, soit on Orient, et peut-être finalement dans toutes les autres parties du monde. Il suffit de se reporter au dernier aboutissant de cette crise qui paraît devoir être universelle, à se référer à l'économie du chapitre x, et ne prendre fin que par la conversion des Juifs.

Arrêtons-nous un instant au rapprochement à opérer entre la sixième épître et la sixième coupe de colère.

L'épître, après la conversion d'une grande partie des Juifs suivie d'un nouveau et plus décisif triomphe de l'Église Romaine, annonce l'approche de la grande ou universelle tentation; et cette annonce cadre bien avec les signes terrifiants du sixième sceau et et avec les désolations marquées par la sixième trompette, suspendues par cette conversion, mais qui sont poussées au dernier terme lors la venue de l'Antechrist.

Il fait remarquer que cette venue donne lieu à des avertissements multipliés de l'Esprit-Saint soit au chapitre xiii, soit au chapitre xiv, lesquels sont peut-être encore plus énergiques dans le texte final de la sixième coupe de colère.

Ici s'accuse une loi constante du gouvernement providentiel que fait avec beaucoup de raison ressortir l'illustre Père Didon dans sa *Vie de Jésus*. Elle trouve la plus éclatante vérification dans l'économie du plan apocalyptique.

Rappelons en deux mots cette économie : la série des trompettes marque la succession à travers les âges des grandes épreuves de l'Église, les coupes de colère, la destruction des œuvres et plans de ses ennemis. A chacune de ces destructions correspond une plus grande somme de bien. Dieu permet que le mal atteigne des proportions de plus en plus grandes, afin qu'il soit de plus en plus détruit; et au dernier jour il le laissera atteindre à son extrême terme, pour être plus radicalement anéanti, à cette destruction répondra ce maximum de bien inhérent au plus grand triomphe terrestre de l'Église, celui qui suivra la défaite de l'Antechrist et de son faux prophète.

Il y aura cependant un moment, celui marqué par la septième coupe, où la colère de Dieu ne pourra plus être contenue, et où le mal ne connaissant plus de bornes, après le déchaînement final de Satan,

devra être à jamais anéanti, en même temps que celui-ci se verra précipité pour toujours dans l'abîme.

Entre ce dernier terme de la quatrième série septénaire et celui correspondant des trois autres on découvre les mêmes merveilleuses corrélations.

Commençons par la septième épître : elle rappelle une dernière fois la nécessité d'être sur ses gardes, de ne pas se laisser aller à la tiédeur, mais de faire appel à toutes les puissances de l'amour divin pour sortir victorieux de tous les périls et être trouvé fidèle au dernier jour. Le septième sceau, comme s'ouvrant après le rassemblement universel des martyrs, dans le nombre desquels figurent évidemment les victimes innombrables de l'Antechrist, se termine par les signes les plus manifestes de la grande colère divine. Il en est de même de la septième trompette, qui se terminant après le grand triomphe de l'Église par une dernière révolte des nations, annonce également l'explosion de la grande colère divine suivie de l'avènement du souverain Juge.

La septième coupe de colère est en un sens analogue des plus significatives. Cette coupe, qui est répandue dans l'air, amène un cataclysme universel. Toutes les colonnes du monde humain sont ébranlées. Rome, désignée sous le nom de grande Babylone comme ayant été la capitale de l'ancien empire païen et de l'empire de l'Antechrist, est pour toujours détruite, anéantie. Les peuples se détruisent les uns les autres ; et à cette effusion universelle de sang, les éléments paraissent devoir ajouter leur puissance de destruction, le feu allumé par la colère divine achevant de détruire le reste des hommes.

Les harmonies du plan apocalyptique ne ressortent pas seulement, selon lui, des corrélations entre les séries septénaires et leurs termes respectifs, mais encore des rapprochements des chapitres de la prophétie sacrée de ceux surtout qui ont un caractère récapitulatif.

Mais il serait trop long, et hors du sujet, d'aborder ce terrain : il faut simplement retenir de la courte analyse de notre mode d'interprétation la démonstration de cette double vérité que paraît impliquer le grand plan divin. D'un côté se laisse entrevoir l'achèvement vers la réalisation progressive du règne messianique, du règne social de l'Église, n'arrivant néanmoins à la plénitude de sa souveraineté sur les nations qu'après la conversion des Juifs, c'est-à-dire après sa victoire sur l'Antechrist ; de l'autre, Rome doit rester à travers les âges le siège inamissible de la Papauté, de la

primauté de Pierre, le centre de l'unité de l'Église, lequel restera même inébranlable au milieu de ses extrêmes tribulations sous l'Antechrist.

A. CHAUFFARD,  
Ancien magistrat.